

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Lotfi Achour
Scénario : Natacha de Pontcharra, Doria Achour
Photographie : Wojciech Staron
Son : Aymen Labidi, François Dumont
Montage : Ewin Ryckaert
Production : Anissa Daoud, Sébastien Hussenot, Lotfi Achour

Avec

Ali Hlali, Wided Dabebi,
Yassine Samouni

SEMAINE DU 11 AU 17 JUIN

A NORMAL FAMILY

Jin-Ho Hur

Deux frères, un avocat matérialiste et un chirurgien idéaliste, se retrouvent régulièrement avec leurs épouses pour dîner dans un restaurant chic de Séoul. Lorsqu'une affaire criminelle qui les implique explose sur la scène médiatique, leur sens de la morale va être mis à l'épreuve.

LA VENUE DE L'AVENIR

Cédric Klapisch

Une trentaine de personnes issues d'une même famille apprennent qu'ils vont recevoir en héritage une maison abandonnée depuis des années. Quatre d'entre eux, Seb, Abdel, Céline et Guy sont chargés d'en faire l'état des lieux. Ces lointains "cousins" vont alors découvrir des trésors cachés dans cette vieille maison.

TANDEM

Scène nationale Arras Douai

Cinéma, Salle Paul Desmarests
SEMAINE DU 04 AU 10 JUIN 2025



LES ENFANTS ROUGES

Lotfi Achour

2025, Tunisie, France, Belgique, 1h40

2024

2025



09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu



ENTRETIEN AVEC LOTFI ACHOUR

Quelle a été la genèse des *Enfants rouges* ?

L'idée du film est née à la suite d'un événement tragique : l'assassinat d'un jeune berger du nom de Mabrouk Soltani, le 15 novembre 2015, dans la montagne de Mghila, une région du centre-ouest tunisien proche de la frontière algérienne. Tout est donc parti du meurtre de cet adolescent de 16 ans, tué dans cette montagne et de son cousin contraint de rapporter sa tête à la famille. La tête a été placée dans le réfrigérateur du foyer, tandis que le corps était resté surplace. Lorsque nous avons appris cette histoire, le corps n'avait toujours pas été récupéré. L'émotion était immense à l'échelle du pays, relayée par les réseaux sociaux et les médias, chacun suivant avec effroi le déroulement de cette nuit tragique. Immédiatement, cette affaire m'a bouleversé. Ce crime n'était pas un acte terroriste ordinaire. Il visait des civils, ce qui était rare en Tunisie malgré la décennie troublée que nous traversons. Ce drame a révélé l'isolement extrême de communautés oubliées et il atteignait une dimension presque mythologique. Le lendemain du meurtre, médias et politiques ont afflué dans le village. Une séquence télévisée diffusée au journal de 20 heures a particulièrement choqué : une journaliste, en direct, s'est introduite chez la mère endeuillée, lui tendant un micro alors qu'elle était incapable de répondre. Poussant plus loin l'indécence, elle a filmé l'intérieur du réfrigérateur et a pointé, face caméra, le sac plastique contenant la tête de Mabrouk. La diffusion de ces images à une heure de grande écoute a provoqué un tollé. Les journalistes impliqués ont été sanctionnés, mais cette scène révélait l'ampleur du naufrage moral et médiatique du pays.

Ce crime a marqué un jalon dans une décennie noire pour la Tunisie, dominée par la montée des islamistes au pouvoir. Un an et demi plus tard, le fils aîné de cette femme a lui aussi été décapité par le même groupe terroriste. À travers ce film, il ne s'agissait pas seulement de raconter un crime effroyable, mais de documenter un moment clé de notre histoire contemporaine. Ce drame cristallisait à lui seul l'abandon des populations rurales, la barbarie terroriste, la faillite politique et la dérive médiatique. C'est cette nécessité de témoigner qui a guidé la conception du film.

Comment avez-vous navigué entre la fidélité aux événements de 2015 et votre liberté de metteur en scène pour construire cette fiction ?

Les faits en eux-mêmes étaient déjà connus. C'est la dimension intime de cette tragédie que je voulais explorer. Très vite, il m'est apparu évident que l'histoire devait être racontée du point de vue de l'adolescent de 14 ans, dans les premières heures et les premiers jours suivant le drame. Cet état de sidération, cette confusion intérieure me semblaient essentiels à capter. Quand on perd quelqu'un de manière brutale et inattendue, on traverse une période de flottement. Même adulte, on peine à intégrer la disparition. La personne est morte, mais elle ne l'est pas encore complètement. On croit encore l'entendre, on sent sa présence, son odeur, on vit avec elle dans un entre-deux. Ce sont ces sensations que je voulais restituer. Et pour cela, seule la fiction pouvait nous permettre d'explorer pleinement cette intériorité.

Avec *Les Enfants rouges*, vous interrogez la mémoire collective. Pensez-vous que le cinéma a un rôle à jouer dans sa transmission ?

Je crois profondément que le cinéma a le devoir de documenter. Capturer quelque chose à un moment donné, non seulement pour l'importance qu'il peut avoir sur l'instant, mais aussi pour ce qu'il pourra devenir plus tard, comme document historique. J'y crois tellement que je suis engagé sur trois films autour de la mémoire collective, de la mémoire de la dictature. Bien sûr, ce sont avant tout des objets poétiques, des films qui rapprochent, qui font réfléchir. En Tunisie, on ne s'intéresse pas assez à notre propre histoire, qu'elle soit contemporaine ou plus ancienne. Or, à chaque fois qu'un film s'y attelle, je vois à quel point les gens s'en emparent. Comme un document de réflexion, un outil d'apprentissage. Bien sûr, ce n'est que le point de vue d'un auteur, ce n'est pas de l'histoire avec un grand H. Mais malgré tout, les films deviennent des références. Ou plutôt, des ressources. Ils permettent de mieux comprendre qui nous sommes, ce que nous avons vécu, la société dans laquelle nous évoluons. La violence de cette société aussi. Car que l'on le veuille ou non, ce film raconte cela. Il dit quelque chose de nous. Cette histoire s'est passée en Tunisie, pas ailleurs. On ne peut pas y échapper. On met les spectateurs face à cette réalité : « Regardez, c'est arrivé chez nous ». Alors, qui sommes-nous, pour que de telles choses puissent arriver ?